

11 décembre 2019

Tifoso, Bibi ? Ma supportrice préférée rit sous cape...

A défaut de sports extrêmes, tu sais peut-être que M-A et moi pratiquons volontiers les échanges de domiciles *via* internet. Un excellent moyen, soit dit entre parenthèses, de voyager où bon nous semble au seul prix des transports...

L'appart où nous avons ainsi séjourné gratis en plein Paris, début novembre, surplombait pile (à défaut d'aucun marché exotique...) une cour de récré. Chaque matin avant l'entrée en classe je pouvais voir mes collégiens s'organiser vite fait, comme dans toutes les cours de récré et tous les terrains vagues du monde j'imagine, pour jouer... devine à quoi !

Pas besoin de cages aux normes, ni de zones délimitées, ni de sol uni, ni de crampons ni de quelconques uniformes pour distinguer les camps - ni même d'arbitre. Juste les règles basiques et une balle en mousse pour prévenir les dégâts : il y aura toujours un ex-gamin dans la rue pour la renvoyer d'un tir en cloche au cas où...

Tu en connais beaucoup des jeux collectifs où il soit besoin d'une mise de fonds plus minimaliste ?

Pas non plus de coach, il faut dire, pour former les équipes et distribuer les rôles : d'emblée les meilleurs (car il y a toujours des meilleurs) se répartissent des deux côtés, sachant bien que personne ne voudrait jouer contre eux s'ils jouaient ensemble. Et ça joue bel et bien quand tous ceux qui veulent jouer jouent, les plus faibles s'appliquant juste à servir leurs vedettes sans qu'il soit besoin d'afficher aucun score, comme on aime voir jouer quand le jeu n'a manifestement d'autre enjeu que le plaisir de jouer.

Que les choses soient claires : j'ai toujours été nul au foot comme à tous les sports, concours d'adresse et exercices physiques en général. N'aimant ni la foule ni les courants d'air, je n'ai jamais payé mon entrée dans aucun stade. Tout au plus en ai-je frayed les bancs de touche, du primaire à l'armée. N'empêche ! comme tous les frustrés un tantinet voyeurs, je suis quand même capable d'imaginer le plaisir d'autrui. Voire de le partager quand le spectacle m'en est compréhensible et pas trop étranger à mes propres plaisirs.

Ne le dis pas à ton père, mais je n'ai jamais vraiment compris - par exemple - les règles du rugby. Tout va bien trop vite pour moi au hand ou au basket. Quant aux disciplines plus volontiers qualifiées d'artistiques (ne le répète pas cette fois à notre ami Joël...) il n'est aucune de leurs chorégraphies les plus élaborées qui n'aient eu surtout pour effet de me gâcher leur musique...

Mais le foot, sa simplicité, sa dramaturgie aléatoire, ses figures improvisées... c'est sûr : je craque toujours.

Ainsi de ma fenêtre, rue des Grands Augustins, j'avais repéré un petit black en survêt bleu, de loin le plus adroit. Pas de retournés acrobatiques, bien sûr, ni de tacles meurtriers, mais tout ce qu'il est possible de faire autrement balle au pied sur du bitume : dribbles, roulettes, petits ponts, talonnades, passes au cordeau... un plaisir que de juste imaginer son plaisir, à mon black ! Le même plaisir ou peu s'en faut, en ces cinq minutes matinales, que j'avoue m'offrir en pantoufles certains soirs devant la télé, quand les chaînes gratuites de la TNT programment un *vrai* match, à partager le plaisir de joueurs dont j'oublie cependant vite les noms exogènes et d'équipes indéfiniment remaniées par le mercato dont j'ignore souvent tout...

Car c'est à cela que je voulais en venir :

Le plaisir du jeu pour le jeu - tu le sais bien, Fabrice - n'a strictement rien à voir avec le niveau des clubs ni le prestige des tournois, ni même le classement FIFA des joueurs. Au contraire - si tant est que le jeu respecte la logique : plus les joueurs seront indistinctement

talentueux plus ils auront tendance à se neutraliser les uns les autres. Plus l'enjeu sera d'importance plus les stratégies défensives s'emploieront à brider leurs élans.

Dit autrement, et pour rebondir sur ta judicieuse opposition entre *intérêt* et *beauté*, plus il y aura d'intérêts en jeu excédant le simple plaisir de jouer, moins le jeu risque de me paraître *beau*.

D'où cette déduction intuitive : si la loi du marché n'imposait pas ses choix à la télé comme ailleurs, je prendrais sans doute autant mon pied à voir le Landernau Olympique affronter l'AS Romorantin en amical, qu'un Barça-Bayern ou une finale de coupe du monde...

Alors, tifoso ?

Frustré amateur, tout au plus, et qui choisit ses champions au cours du match en proportion du plaisir qu'ils lui donnent.

A ne pas confondre avec le frustré supporter qui a besoin pour compenser ses frustrations de s'identifier en sus à un camp - le plus fort possible tant qu'à faire - et d'humilier par procuration celui d'en face. Moins encore avec l'hyperfrustré hooligan, que l'humiliation du bouc émissaire ainsi offert défoule à peine, et qui cassera tout quand la défaite le frustrera par-dessus le marché de la compensation promise à ses frustrations originelles.

Tu sais quoi ?

Je fais parfois un rêve. Pas follement utopique, non. Juste un peu nostalgique...

Celui d'un coach - disons à *l'ancienne*, du temps de l'amateurisme, bien avant que le premier investisseur ne s'avise qu'un jeu destiné à devenir aussi universellement populaire pouvait rapporter gros...

Un coach qui, par exemple, aurait encore à cœur aujourd'hui de faire jouer tous ceux qui ont envie de jouer, bons ou moins bons, sans laisser personne ronger son frein sur la touche.

Un coach qui répèterait tous les dimanches, comme un curé en chaire qui croirait en ce qu'il dit, que l'essentiel n'est pas de vaincre mais de participer.

Un coach qui recruterait local plutôt que chez le voisin ou dans les cours de récré lointaines, là où les plus désespérés sont les talents les moins chers.

Un coach soucieux de l'avenir des plus fragiles, aussi, et qui veillerait à ce qu'aucun ne sacrifie à l'entraînement ses études généralistes - sinon *normales*...

Un coach par-dessus tout fidèle à l'esprit dit d'équipe, ou collectif, attentif en conséquence à redistribuer la recette du match équitablement, et cela jusqu'entre les deux camps, sur la raison que chacun à son poste y est indispensable à tous, les seconds couteaux autant que les meneurs, le guichetier que l'agent de surface et que lui-même.

Un coach, en un mot, qui prioriserait autant que toi la morale - ne fût-elle que sportive - sur ce pragmatisme dont tu dis ne pas aimer parler.

Les rêves n'étant pas avares d'improbabilités, il m'arrive même d'imaginer le club de mon coach - allez, soyons fous ! - en huitième, voire en quart de finale d'une coupe de France.

Et là, réveil ! Et là, question :

Dis-moi, toi qui rêves si peu et tiens le plus grand compte du *principe de réalité* : combien de temps, à ton avis, sous la pression conjuguée des sponsors, des notables, des médias, des tifosi du cru, de l'opinion publique et de ses propres joueurs, qui tous l'engageront alors en proportion des offres et des demandes à viser toujours plus loin et toujours plus haut, mon généreux entraîneur pourra-t-il s'arc-bouter sur ses principes aussi moraux qu'obsolètes avant de devoir démissionner la queue basse ?...

Mais regardons plus loin et plus haut nous-mêmes (à l'instar de l'ESA* qui, paraît-il, et contrairement au ministère de la culture, explose son budget) :

Il faut dire que l'idée n'est pas neuve, et dans bien d'autres domaines d'activité que le sport, de communautés fondées sur le même esprit solidaire de complémentarité dans le respect des

désirs et des compétences de chacun : phalanstères, coopératives ouvrières, kibboutz et autres microcommunismes expérimentaux... aucune n'a perduré longtemps.

Et pour cause.

Comment dissuader les meilleurs dans leur fonction (car il y a toujours des meilleurs) d'aller voir ailleurs dès lors qu'on leur propose de les y rétribuer deux fois plus ? Ce n'est pas pour rien que Thomas Moore situe son *Utopia* sur une île. Ce n'est pas pour rien non plus que les croyants imaginent rarement leur paradis ouvert à la concurrence...

Les édens sont peu compétitifs.

Que répondra mon coach à sa talentueuse *petite pépète*, comme disent les recruteurs chercheurs d'or, à qui on offre chez les pros un pont du même métal ? Qu'être riche ne fait pas le bonheur ? Que c'est moche d'abandonner comme ça son pays et ses potes ? Qu'il n'aura plus jamais la même liberté ni le même plaisir de jouer pour jouer ? Qu'il s'engage dans une voie où l'ascenseur social monte aussi vertigineusement haut pour les uns qu'il redescend vite pour le plus grand nombre ? Qu'il risque surtout de s'y retrouver taclé à vie sans formation, ni compétences, ni pécule, sur le banc payant près de s'écrouler des frustrés supporters et des hyperfrustrés hooligans ?...

Peine perdue, tu t'en doutes : comment ne pas croire qu'on sera plus heureux qu'on n'est, là où quelqu'un vous persuade qu'on y vaudra plus qu'on ne croit ? Alors, sauf à mettre - comme en 17 - un revolver sur la tempe des déserteurs...

D'où la question légitime :

Si, faute de pouvoir retenir ses élites, une microsociété se montre incapable d'émerger dans un contexte de compétition, comment pourrait-elle jamais y atteindre l'envergure d'une société à part entière ?...

Ou dit autrement : comment un pays tout entier pourrait-il jamais s'y concevoir sur le modèle phalanstérien ?...

Ou dit plus clairement encore : peut-on produire aujourd'hui un seul exemple concret d'économie spécifiquement collectiviste à grande échelle dont on puisse en conscience faire le bilan ?

Qu'il y ait eu des révolutions sanglantes d'inspiration et d'aspiration communiste - ça oui, c'est vrai - dans des contrées socialement déshéritées, féodalement structurées et sans la moindre tradition démocratique. Des révolutions qui ont suscité - ça aussi, c'est vrai - d'immenses espoirs dans le monde prolétarien comme dans cette bourgeoisie intellectuelle que tu dirais *de bonne volonté*. Des révolutions portées par des coaches à leur manière, dont il importe peu désormais de savoir s'ils étaient foncièrement candides ou psychopathes, visionnaires ou illuminés, mais convaincus - c'est probable - qu'ils allaient dans le sens de l'Histoire et qu'elles se propageraient fissa, leurs révolutions, dans un occident libéral fragilisé par ses propres conflits.

Et c'est vrai aussi, sur ce point capital, qu'ils se trompaient lourdement...

Mais après ?

Leur victoire durement acquise et sans espoir désormais qu'elle se répercute ailleurs dans la foulée, que restait-il comme options aux coaches les moins inconséquents des nouveaux régimes ?

- laisser filer en face, dans le camp adverse plus riche, plus aguerri et mieux équipé, le peu d'élites dans tous les domaines héritées des régimes antérieurs ?... Et voir demain leurs propres troupes laminées dès les premières confrontations ...

- et/ou fidéliser les rares élites restées en place en renforçant leurs hiérarchies et leurs privilèges, et renoncer de fait à toute morale égalitaire ?

- et/ou fermer leurs frontières le plus hermétiquement possible, avec ce que cela suppose d'infrastructures militaires et policières qui deviendront du même coup les piliers de leur maintien au pouvoir ?...

Et après l'après ?

En *casus belli* économique face à cet occident aussi puissant qu'idéologiquement hostile, que leur restera-t-il à faire, à mes coaches en repli défensif d'états devenus totalitaires, que d'en adopter les stratégies les mieux éprouvées ? Imposer à leurs troupes la même compétitivité, le même productivisme, la même surexploitation des ressources humaines et naturelles, la même conception d'un progrès voué à la seule innovation technologique, la même formation d'élites essentiellement techniciennes, le même inégalitarisme pour les dynamiser, la même utopie de la croissance indéfinie pour tous et la même nécessité d'en entretenir la frustration en même temps que le rêve...

Comment s'étonner qu'une telle philosophie de l'économie aboutisse - dans le match au sommet qui les oppose - à une dévastation écologique, esthétique et humaine tout aussi exponentielle (en moins pro et plus bricolée, je te l'accorde si tu y tiens...) que l'économie libérale ?

Etatique et protectionniste ou ploutocratique et transnationale, est-ce que ce ne serait pas *la même* philosophie ?

**European Spatial Agency.* Qui osera dire que l'Europe des investisseurs ne fait pas tout pour enthousiasmer ses supporteurs les plus démunis ? ...